

ET SI, À L'ÉCOLE, ON APPRENAIT À PENSER...

Guy Bourgeault, éthicien, professeur à l'Université de Montréal
et membre de **Debout pour l'école !**

On a assigné à l'école québécoise tant de missions impossibles, dont celle, souvent évoquée, d'assurer *le plein développement du potentiel de chaque élève* — à quoi, bien sûr, nul n'arrivera jamais : à 85 ans, je sais que je n'y arriverai pas et que je mourrai, incomplet, inachevé, sans même avoir commencé à explorer seulement tant de mes provinces intérieures...

Que se cache-t-il derrière les missions de l'école ?

Les documents officiels reprennent depuis plus de 20 ans, pour dire les missions de l'école, le lassant mantra : *instruire, qualifier, socialiser* (*Loi de l'instruction publique*, art. 36). Mais peut-on vraiment instruire, socialiser ou qualifier qui que ce soit; tout au plus, sans doute, aider à s'instruire, à se qualifier, à se socialiser. Spécialement en ces temps où on se dit jalousement soucieux de préserver et respecter l'autonomie des personnes. On entend en outre ces mots de façons si diverses. *S'instruire*, est-ce accumuler des savoirs clos, préfabriqués ? ou se les approprier dans une reconstruction de ce qu'on considérait comme acquis et qu'il faut ouvrir de nouveau pour accueillir l'inattendu ? ou encore les contextualiser et dé-/re-contextualiser, développant ainsi sa capacité critique en même temps que sa capacité de prise en charge et d'action ? et de quels savoirs s'agira-t-il ? des savoirs utiles seulement ? et qui en décidera ? — *Se qualifier* : pour le travail ? en vue de la parentalité ? pour une participation à la vie citoyenne ? — *Se socialiser* : en se conformant aux lois et aux règles ? en développant une conscience sociale ? en préparation au débat et à l'action dans la Cité ? Ainsi peut-on s'entendre sur les mots — nul ne peut être contre l'instruction, la qualification même entendue comme préparation au travail, la socialisation — et, du même coup, diverger profondément quant à leur signification et quant aux visées et modalités de l'agir tant de l'école elle-même que des enseignants et des apprenants.

Et si, à l'école, on apprenait tout simplement à penser ? À penser vraiment, ce qui exige ouverture et curiosité, mais rigueur aussi et ténacité. Sans doute l'humain pense-t-il, et depuis toujours, avant l'école et hors d'elle, puis après elle. Mais il est révélateur qu'on puisse dire et écrire « je crois que... » et « je pense que... » comme signifiant la même chose. Et le recours au « je l'ai vu » ne peut suffire : j'ai souvent vu le soleil disparaître, s'effacer, sachant qu'il est toujours là pourtant, visible désormais ailleurs. Alors que je n'ai jamais vu ni senti la terre tourner, sauf peut-être après avoir trop bu, sachant néanmoins qu'elle le fait sur elle-même et autour du soleil. Penser exige qu'on aille plus loin.

On pense avec sa langue

L'école offre, outre divers savoirs qui donnent à penser, les instruments de la pensée : une langue, d'abord, sans laquelle la pensée ne peut s'articuler ni ensuite être communiquée; des analyses et de possibles contextualisations par l'histoire, la géographie, la sociologie; la nécessaire rigueur de la logique mathématique et des démarches scientifiques ou d'autre nature; le dialogue, la discussion, le débat permettant par la confrontation l'émergence d'une pensée nouvelle; la prise en compte de ce qui échappe grâce à l'art, au roman, au théâtre, à la musique... qui ne sont jamais que fiction et fantaisie seulement, mais expriment ce qui du réel échappe aux prises des analyses et de la science, et donnent aussi à penser.

Apprendre à penser dès le plus jeune âge

Intuitivement d'abord, il y a 60 ans, puis plus résolument au fil des années qui ont suivi, j'ai compris que, enseignant, je n'avais pas le droit d'exiger que quiconque pense comme moi, mais que j'avais par contre le devoir d'exiger de chacune des personnes avec lesquelles j'étais en interaction qu'elle pense, et qu'elle dise pourquoi elle pense ce qu'elle pense. Ce que faisait Socrate... il y a quand même plus de soixante ans ! Et ce, pas seulement au cégep ou à l'université. Ce qu'on a pu observer dans les classes de philosophie pour les enfants témoigne de la capacité de ceux-ci, même très jeunes, de penser et d'apprendre à penser. Ce qui ne peut se faire qu'avec les autres, dans la confrontation à la pensée d'autres que soi, dans l'échange qui est à la fois accueil et critique, dans la discussion. C'est toute l'école, et pas seulement les cours de philosophie pour enfants, au primaire, ou le volet apprentissage de la discussion

inscrit dans le cadre du programme d'Éthique et culture religieuse, qui est ici interpellée et sollicitée

Apprendre à penser. Cela n'importe pas que pour apprendre, mais pour agir aussi, pour pouvoir « bien agir ». Par-delà le savoir-faire instrumental du « comment faire », l'agir professionnel exige la compréhension des causes de ce qui ne va pas, puis le choix d'interventions qui soient dans le meilleur intérêt de tous et de chacun.

L'école québécoise a adopté il y a quelques années déjà ce que l'on a appelé le l'approche compétences. A-t-elle oublié cette compétence sous-jacente à toutes les autres : celle de penser ?